

Agnès Metton et Bernard Toboul *

Agnès Metton

Sur le fragment de texte qui sera étudié ce soir, Bernard Toboul et moi avons choisi la lecture ligne à ligne et à deux voix.

Vous vous rappelez la question V : « Si on jouit mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, particulièrement au capitalisme ¹. »

Avant d'en arriver à notre passage de ce soir, le début de la réponse de Lacan a porté entre autres sur l'ordre des choses que Freud a fini par poser : c'est le refoulement qui est premier, et c'est de lui qu'il y a à partir pour voir se produire la répression. On peut interroger à la fois famille et société depuis ce point de vue.

Notre texte fait suite à cette phrase : « Le discours [analytique s'entend] a donc sa chance ². » Je lis donc :

« Aucune effervescence, – qui aussi bien se suscite de lui –, ne saurait lever ce qu'il atteste d'une malédiction sur le sexe, que Freud évoque dans son "Malaise ³". »

L'effervescence renvoie bien sûr à Mai 68 et ses suites. *Qui aussi bien se suscite de lui*, lui, le discours analytique. Et donc l'effervescence se suscite, s'occasionne, s'éveille du discours analytique. Cela pas sans un certain malentendu, comme on va le voir plus bas. *Ne saurait lever*, c'est-à-dire ne saurait réduire, ce qu'il (toujours le discours analytique) *atteste d'une malédiction sur le sexe que Freud évoque dans son Malaise*. Dans le *Malaise*, Freud s'intéresse au surmoi, qui enfle quand on s'y soumet et exige toujours davantage de renoncement. Et de fait, le renoncement pulsionnel n'est jamais suffisant puisque persiste le désir qui ne peut être dissimulé au surmoi ⁴. S'ensuivent les tourments, associés par Freud au sentiment de culpabilité, tourments qui se marquent de ce que Lacan appellera jouissance. Et le surmoi – résultat d'une opération psychique et non pas le fait une autorité extérieure – contribue, par son utilisation comme punition, à la ténacité des symptômes d'étiologie sexuelle que sont les symptômes névrotiques.

Avec la « malédiction sur le sexe », Lacan ne dit-il pas autrement et plus que Freud ? Un peu plus haut dans *Télévision*, il a déjà parlé du *Malaise* de Freud pour en extraire que « [l]a gourmandise dont il dénote le surmoi est structurale, non pas effet de la civilisation, mais “malaise [et il ajoute entre parenthèses symptôme, terme qui, à l’évidence, a sa préférence] dans la civilisation ⁵” ». Précédemment, Lacan a donc dit que le malaise est prescrit par la structure. La structure, c’est-à-dire l’effet du langage, effet du langage qui fait en particulier l’impossibilité d’écrire le rapport sexuel. Cela se traduit au niveau subjectif avec le symptôme, et au niveau social avec le malaise – à quoi il a préféré symptôme –, ce qui s’entend bien quand le collectif c’est le sujet de l’individuel. Donc le rapport sexuel ne se formule pas dans la structure, ne s’écrit pas, et il n’est pas plus possible de bien dire le sexe : il y a mal diction et mâle diction, avec dans l’inconscient seulement le phallus, avec une seule libido pour les deux sexes selon Freud, donc dans l’inconscient ni le beau ni le deuxième ni simplement le sexe – en tant qu’altérité, et c’est cela qui infléchit la question sexuelle vers son expression symptomatique et/ou de malaise.

Bernard Toboul

Le mouvement d’émancipation sexuelle n’a pas attendu 1968. Il était en pleine « effervescence » dans la Vienne fin de siècle ou le Paris de la Belle Époque. De Courbet et Rodin à Toulouse-Lautrec et Apollinaire, de Klimt à Schiele. La théorie sexuelle freudienne de 1905 est contemporaine de ces mouvements de libération/dénonciation.

Or, cela a laissé intact un idéal de génitalité présent dans les tendances finalistes et donc normatives de la psychanalyse. Elles ont fait une boucle spectaculaire de la dénonciation de la répression sociale à une idéalisation du couple hétérosexuel accomplissant le coït. Une sorte de « bénédiction » du sexe normal.

Par rapport à cela, Lacan renoue avec l’esprit critique freudien de départ en théorisant l’objet *a*, celui d’une sexualité « positivement perverse » comme disait Freud en 1905. Et Lacan articule cela avec un impossible du rapport sexuel, dysharmonie entre les « partenaires sexuels » et entre les sexes. Malédiction de structure et donc secondairement seulement de culture.

Agnès Metton

« Si j’ai parlé d’ennui, voire de morosité, à propos de l’abord “divin” de l’amour, comment méconnaître que ces deux affects se dénoncent – de propos,

voire d'actes – chez les jeunes qui se vouent à des rapports sans répression –, le plus fort étant que les analystes dont ainsi ils se motivent, leur opposent bouche pincée. »

Ces jeunes dénoncent *l'ennui et la morosité* par leurs propos et leurs actes. L'ennui est l'affect du désir d'Autre-chose⁶, dont Lacan dans *...Ou pire* souligne qu'il est l'anagramme d'Unien⁷, qui va avec Y a d'Un ; y a d'Un qui dit qu'on ne jouit pas de l'Autre, éventuellement qu'on utilise son corps symptomatiquement. Ici, même dans *Télévision* à la question précédente, il avait évoqué ces deux affects et rappelé sa recombinaison d'ennui en unien, dont il dit désigner « l'identification de l'Autre à l'Un⁸ ». Et il appelle morosité l'affect qui vient à un corps, « de ne pas trouver de logement, pas de son goût tout au moins⁹. »

Ces deux affects, il les abordait à propos de Dante et de sa Béatrice, que Dieu comble. C'est là sans doute le fil pour suivre ce qu'il en est de « l'abord "divin" de l'amour¹⁰ », ici quand l'identification de l'Autre à l'Un concerne le Un mystique. Là on peut peut-être faire une incursion du côté du précepte qui arrête Freud : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Car c'est ce dont Lacan parle de façon tout à fait contemporaine, dans son séminaire *Les non-dupes errent* du 18 décembre 1973. Il questionne : « Quel effet ça vous fait si je l'énonce *tu aimeras ta prochaine comme toi-même*¹¹ ? », ce pour faire sentir que « ce précepte fonde l'abolition de la différence des sexes¹² ». Il ajoute que dans l'amour divin se réalise « cette chose folle, de ce vidage [...] de l'amour sexuel¹³ ». Ainsi, je lirais que l'abord divin de l'amour renvoie au hors-jeu du deux à quoi se rattache l'ennui, et que c'est à cet hors-jeu du deux traduit par le vidage de l'amour sexuel que se rattache la morosité.

Bernard Toboul

Dans ce séminaire du 18 décembre 1973, Lacan critique la notion métaphysique de l'Être (il marque ainsi sa rupture définitive avec l'influence de Heidegger). « Qu'est-ce que c'est que l'être, sinon l'affaire aseptisée des perfections [...] dont on rêve, [...] et dont le dernier échelon [serait] Dieu¹⁴. » C'est un « rêve éveillé », dit Lacan, et l'idée d'amour divin serait « cette aspiration qui serait faite à partir de Dieu¹⁵ ». Cela aboutit d'une part à la métaphysique d'une lisibilité du monde (critique par Lacan de la *signatura rerum* constante dans son enseignement et à laquelle il accorde une leçon de séminaire, le 8 mars 1977, dans le numéro 16 d'*Ornicar* ?) et d'autre part à une injonction divine à aimer son prochain comme soi-même. Lacan développe cela en décembre 1973 en disant que dans ce type d'amour « divin » c'est le symbolique qui est au centre, par rapport à quoi l'imaginaire comme

corps est insensibilisé et le réel de la mort devient corps. Lacan en conclut que cet « amour divin » a chassé le désir.

Agnès Metton

Ces affects, en tout cas, se dénoncent chez les jeunes qui se vouent à des rapports sans répression, « le plus fort étant que les analystes dont ainsi ils se motivent leur opposent bouche pincée ¹⁶. » Ils *se motivent des analystes* : cela renvoie à l'erreur d'interprétation qui serait faite par beaucoup du message du discours analytique, avec l'idée que la répression serait cause de tous les maux (la faute à la famille et à la société), et qu'il s'agirait donc de s'en libérer ; que ce serait ça le dire de la psychanalyse, dont pourraient se susciter tant l'effervescence que les rapports sans répression. Mais les *analystes leur opposent bouche pincée* : ce pourrait déjà indiquer que les analystes contredisent ceux qui ont une lecture erronée du discours analytique, puisqu'ils savent que c'est l'inverse, à savoir que la répression de jouissance conditionne le manque et le désir.

Bernard Toboul

Ainsi, se libérer sexuellement par une génitalité affichée, c'est se faire la dupe de l'idéologie génitale. C'est cela, « se susciter » d'un certain discours analytique, ipéiste donc, qui redouble la malédiction sur le sexe et la retripple quand on en fait une politique de libération (Wilhelm Reich et son influence sur 1968).

On comprend que les gens de l'IPA s'en soient détournés offusqués. Ce sont les analystes à la « bouche pincée ». Il y a eu en effet en 1968 des réactions violentes du milieu analytique, dont est caractéristique le livre du couple SPP Grumberger et Chasseguet-Smirgel. Lacan en est outré ¹⁷ : « Un titre [...] déshonorant », dit-il de cet ouvrage nommé *L'Univers contestationnaire* ¹⁸, « un bilan [...] exécrationnel » du mouvement dit de contestation. Lacan s'assure qu'aucun de ses élèves passés ou actuels n'a trempé dans l'opération qui est en cohérence avec la vague des néoconservateurs américains relayés alors en France par les soi-disant nouveaux philosophes.

Agnès Metton

« Même si les souvenirs de la répression familiale n'étaient pas vrais, il faudrait les inventer, et on n'y manque pas. Le mythe, c'est ça, la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure. »

La « faute à la famille », quant au défaut du jouir, est ici revue dans sa dimension nécessaire : les souvenirs de répression, *il faudrait les inventer*.

Il y en a besoin. Tout comme Dieu, ils ont une fonction. Ici, ils participent du mythe, dont on a une jolie définition : *tentative de donner forme épique, forme d'histoire, forme imaginaire, figure... à ce qui s'opère de la structure, à savoir un réel qui ne peut se dire, un impossible*. Raconter une histoire pour cerner, faire apparaître les entours, rendre compte d'un indicible. C'est ici tout spécialement le mythe de l'Œdipe face au discord du sexe dans l'inconscient.

« L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. Je ne les dis pas imaginées, j'y lis comme Freud l'invitation au réel qui en répond. »

L'impasse sexuelle est de structure, elle tient à l'impossible du rapport sexuel (*l'impossible dont elle provient*), lui-même lié aux effets du langage. L'impasse désigne une voie bloquée, un obstacle. Mais notons que l'obstacle, la difficulté, la contrainte sont parfois riches d'inventivité (cf. l'Oulipo). Ici en tout cas l'impasse sexuelle met l'inconscient au travail, et *sécrète* (c'est-à-dire bien sûr produit mais on entend la consonance avec le secret) *les fictions*, les inventions : on peut y lister Œdipe certes, mais encore les théories sexuelles des enfants, le roman familial, le fantasme, mais pourquoi pas aussi une partie déchiffrable du symptôme. *Les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient*. *Rationalisent*, le verbe renvoie à la pensée – version du sens – et à la logique – version du réel. En effet, poursuit Lacan, *je ne les dis pas imaginées, j'y lis comme Freud l'invitation au réel qui en répond*. Le mythe, la fiction sexuelle, n'est pas que de la broderie imaginaire, il sert à attraper, à fixer quelque chose d'une dimension inconnaissable, qui ne se nomme pas, qui ne s'image pas. Avec le mythe c'est quelque chose de réel qui s'accroche, et là, fiction sexuelle peut s'écrire avec un x, soit ce qui renvoie à la jouissance en cause et à la logique, plus qu'à l'historiole.

Bernard Toboul

L'impasse sexuelle sécrète les fictions :

- versant imaginaire : les constructions fantasmatiques,
- versant réel : la fixation infantile/sexuelle,
- la liste des fictions établies par Agnès, que je ne reprends pas mais que je regroupe sous le terme générique de « fantasmatiques ».

Par contre, je pose la question : à ces fictions faut-il ajouter l'Autre de la loi ? Ce qu'après 1958 Lacan cesse de distinguer de l'Autre du langage. Et, en général, je dirais qu'on peut parler d'une fiction de l'Autre. C'est

pourquoi, me semble-t-il, la question de l'ordre et celle de l'anarchisme viennent juste après dans l'exposition de Lacan.

Il en serait de l'ordre et de sa contestation anarchiste comme de la normativité génitale et de sa contestation sous forme de « libération sexuelle ». Ainsi, notre texte, après avoir parlé de l'ordre et des sociétés aussi bien communistes que capitalistes, en revient à la question des jeunes de 1968 et du sexo-gauchisme.

À propos des appréciations de Lacan sur le communisme, je pense qu'il faut rappeler d'un mot les travaux d'Althusser et son ouvrage de 1965-1968, *Lire le Capital*. Ce sont les années où le séminaire de Lacan trouve refuge à l'École normale de la rue d'Ulm grâce à l'intervention d'Althusser. Ils sont alors mutuellement informés de leurs travaux. La conclusion de cette lecture attentive de l'œuvre majeure de Marx est que *Le Capital* est une description rigoureuse du fonctionnement du capitalisme et qui se distingue ainsi des doctrines économiques parfois sophistiquées qui ne cherchent que des modèles pour résoudre les dysfonctionnements de ce mode de production. Mais c'est dire que cela ne définit pas un mode de production rompant avec le capitalisme voulu par les révolutionnaires. Poussant plus loin ses analyses, Althusser en vient, avec quelques économistes critiques, à décrire la société soviétique comme n'étant pas sortie du capitalisme et ayant produit de fait un capitalisme d'État. Il semble que l'absence d'une perspective conséquente d'une autre société et le constat de ce qu'était l'Union soviétique aient été considérés par Lacan comme acquis.

Agnès Metton

« L'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur, et que la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme ; le reste s'ensuit. »

Un des passages célèbres de *Télévision. L'ordre familial*, le style d'arrangement qu'est la famille traditionnelle que 68 est venu bousculer, *ne fait que traduire* : c'est donc que la question sexuelle et ses impossibles qui se racontent mythiquement dans l'Œdipe impactent les organisations sociales, dont la famille est le premier noyau. Encore une fois on est sur la remise en ordre des éléments : la famille elle-même se construit, pas sans le refoulement premier et les apories du sexe, même si ensuite elle profère des interdits. L'ordre familial est second par rapport au refoulement, il s'édifie sur le refoulement.

Le Père n'est pas le géniteur : le père ne se réduit pas à la copulation, ni à aucune modalité technique ou scientifique de la génération. Le père

n'est pas le géniteur, le père est distingué du père de la réalité, et apparaît dans plusieurs registres. Du père signifiant à la fonction symbolique, au rôle du père imaginaire, en passant par le père réel agent de la castration, jusqu'au père symptôme, au père du nom opérant par son dire, le père se différencie définitivement du géniteur.

La Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme. Cela renvoie-t-il à ce que la femme, qui n'a pas son répondant dans l'inconscient, trouverait premier appui, première figure, dans la mère ? La mère, premier Autre, a amené, avec ses présences-absences, la première symbolisation. La mère de la métaphore y fonctionne en tant que désir, et indique la dimension du manque phallique. Alors que l'hétéros quitte le registre du tout phallique, a-t-il une origine maternelle dont il garderait trace ? D'où d'ailleurs une première question : la mère est-elle toujours phallique ? Le petit d'homme qui approche la question féminine y rencontrerait la Mère : le maintien de la logique phallique imputé à une femme lui apparaîtrait comme *contamination maternelle* de la dimension d'hétéros, et le terme « contamination » pourrait peut-être être rapproché de *l'altérité « aux confins du phallique »*, ou de ce que la jouissance phallique parasite les autres jouissances. En tout cas, la femme ne serait pas sans la Mère. Avec une question adjacente : la *contamination* de la femme par la mère se traduit-elle du côté de la femme-symptôme pour un homme ? Rappelons que Freud repère dans le ravalement de la vie amoureuse le balancement, l'alternative, l'oscillation entre la mère et la putain. Nos cas le confirment souvent aussi, qui vont de configurations où ces deux figures sont très séparées entre deux ou plusieurs partenaires, à celles plus ambiguës où cette division symptomatique s'applique à un même partenaire.

Bernard Toboul

Je reviens sur les remarques à propos de « la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme ». Agnès Metton a fait allusion à l'article de Freud de 1910 qui porte sur les conditions œdipiennes de l'amour et dont le titre : « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » indique bien qu'il s'agit de la psychologie amoureuse côté homme. C'est le fameux texte sur la maman et la putain, un de ceux qui sont passés dans le discours commun.

La clinique ne nous épargne pas non plus ce thème et s'éclaire de cette formule de l'article selon laquelle « ce qui [...] se présente clivé en deux termes opposés, bien souvent ne fait qu'un dans l'inconscient ¹⁹ ». Freud pose donc d'emblée la question en termes de division de sujet.

Quatre contradictions forment division pour ce type de désir masculin.

1. La femme doit appartenir à un autre homme afin qu'il entreprenne de la lui ravir.

2. L'amour de la putain – et non de la femme chaste – a pour fonction de mettre en scène la jalousie du garçon et de le faire jouir des infidélités de la dame.

3. L'homme est fidèle à la femme de mauvaise vie pour l'en sauver. Mais, ambiguïté de la notion même de modèle maternel en l'occurrence, l'objet est à la fois ce qui reste identique et ce qui peut être dupliqué. D'où la multiplication des rencontres de ce type de femme.

4. Enfin, un effet plus inattendu. De l'idée qu'on doit à la mère la vie qu'elle nous a donnée naît le fantasme de s'acquitter de la lui rendre et cela à l'identique, c'est-à-dire sous la forme d'un enfant pareil à soi – ce qui présente l'intérêt pour le garçon œdipien de devenir à soi-même son propre père.

Mais ces leçons de la clinique ne nous disent pas ce qu'il en est quant aux filles. C'est seulement à partir de la découverte d'une dissymétrie de l'Œdipe féminin que peut s'introduire la question maternelle dans la vie psychique et sexuelle d'une femme. Pour faire court, disons que les effets de la castration maternelle sur l'inconscient de la fille forment l'élément déterminant de ce que Lacan a nommé le « ravage ». Freud n'a approché qu'à la fin de son œuvre (en 1923-1925 puis en 1930-1931) les effets du ravage maternel sur la vie sexuelle d'une femme. Cela reste à faire si la surveillance des militantes de Metoo nous le permet.

Agnès Metton

Le reste s'ensuit, les interdits, les attentes de la famille, l'Œdipe, le symptôme... et peut-être le reste qu'est petit *a* ? Le rapport sexuel ne s'écrit pas, et c'est avec petit *a* que le fantasme soutient le désir du sujet. Le mythe d'Œdipe rend compte de la castration en faisant passer de l'impossible pour de l'interdit, en faisant prendre comme interdit ce qui, du fait du langage, a été irrémédiablement perdu et qui a limité la jouissance. Ce montage mythique a partie liée avec l'ordre familial, qui pose les figures parentales dans des fonctions ordonnées. Pas de rapport sexuel est un réel. Œdipe est un symptôme qui a des conséquences dans les arrangements sociaux.

« Ce n'est pas que j'apprécie le goût de l'ordre qu'il y a chez ce petit, ce qu'il énonce à dire : "personnellement (*sic*) j'ai horreur de l'anarchie". »

Voilà qu'il est question du *goût de l'ordre du petit*, duquel Lacan prend quelque distance : *ce n'est pas que j'apprécie*. Assurément le goût de l'ordre

est ici élargi par rapport au précédent, l'ordre familial, et Lacan aborde maintenant la question de la faute de la société et de la faute du capitalisme au regard de la plainte du défaut de jouissance.

Je ne suis pas sûre de savoir lire qui est ce *petit*. Probablement le petit d'homme juste précédent. Cela nous ferait lire alors que l'impossible à bien dire sur le sexe conduit ou au moins s'articule à un appel à l'ordre, à un ordre plus général, qui va au-delà de l'ordre familial connecté à l'Œdipe. Et de fait, au-delà de la famille, le discours social vient lui aussi recouvrir la faille structurale du non-rapport, et tout discours organise les liens et les arrangements de jouissance. Le Maître qui prend chez Freud la suite du rôle du père, « ce qui commença par le père s'achève par la masse ²⁰ », était déjà désigné comme en déclin depuis bien longtemps. Lacan dénoncera la confusion père-Maître chez Freud. Est-ce cette confusion que *j'ai horreur de l'anarchie* exprime ? Je veux dire que le recours au symptôme père pour affronter le pas de rapport sexuel serait-il dans le cas, freudiennement, confondu avec l'appel au Maître ?

Comment entendre le « personnellement (*sic*)... » ? Peut-être considérer que cela désigne avec un brin d'ironie que l'effet de la structure s'impose fondamentalement, et que le sujet l'ignore : il peut même croire penser avec ce qui serait un moi « personnel », croire penser des choses (comme « j'ai horreur de l'anarchie ») qui en fait s'imposent à lui, à titre d'effet de la structure, à titre de symptôme.

« Le propre de l'ordre, où il y en a le moindre, c'est qu'on n'a pas à le goûter puisqu'il est établi. »

L'ordre, dès qu'il y en a, l'on y est inséré, quoi qu'on en pense, et la question n'est donc plus qu'on le goûte ou pas, on le vit, il existe indiscutablement. Et ce qu'on l'admette ou le conteste.

Ainsi, derrière « ni Dieu ni Maître », n'y a-t-il pas appel à Dieu ou au Maître ? Demander le Maître ou le décrier ne participe-t-il pas à maintenir son ordre ? Sur ce point une digression : quel est l'ordre établi aujourd'hui ? Lacan a incroyablement anticipé l'évolution du discours du Maître et les évolutions sociétales, prévoyant par exemple, longtemps avant l'heure, la montée des ségrégations. Cependant, les statues n'ont pas cessé d'être déboulonnées, et les ordres familiaux se transforment. Le monde et ses discours semblent toujours plus impactés par la montée du cinquième qu'est le discours du capitaliste, si on lui accorde ce statut de discours. Même dans le moment où la médecine, du fait du coronavirus, a pris les rênes, les enjeux économiques mondiaux et concurrentiels bien plus encore que politiques ont tôt fait de reprendre leur place. Quel est donc notre ordre établi d'aujourd'hui ?

« C'est arrivé déjà quelque part par bon heur, et c'est heur bon tout juste à démontrer que ça y va mal pour même l'ébauche d'une liberté. C'est le capitalisme remis en ordre. »

Ici, ce qui est arrivé quelque part, c'est le communisme, défini du *capitalisme remis en ordre*. À noter que dans le *Malaise*, Freud avait évoqué la solution communiste de l'abolition de la propriété privée pour en indiquer, du point de vue analytique, le caractère d'illusion (sans consistance aucune) quant à « délivrer du mal ²¹ » de la société, étant donné que persistent dans ce système les questions de puissance et d'influence « dont l'agressivité abuse ». Pour revenir à Lacan, l'absence de barre dans le discours du capitaliste, qui fait que ça circule toujours, donne ce « quelque chose de follement astucieux, [...] de follement astucieux, mais voué à la crevaison [...] Ça suffit à ce que ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume ²² ». Alors qu'avec le communisme, la massivité du contrôle contribue sans doute à ralentir le mouvement, à éloigner l'effet de consommation, et certainement surtout à réordonner, en usant à défaut de la barre, de la baguette du Maître.

« [...] c'est heur bon tout juste à démontrer que ça y va mal pour même l'ébauche d'une liberté. »

Dans ce système, pour la liberté, et même *l'ébauche d'une liberté*, on voit qu'il n'y en a pas la place ou le mouvement possible vers elle : *ça y va mal*. Quant à *l'heur bon tout juste à démontrer*, c'est que la chose à tirer de cette expérience, peut-être la seule chose puisque *tout juste*, c'est qu'elle montre le cul-de-sac qu'elle représente pour la liberté.

« C'est le capitalisme remis en ordre. Au temps donc pour le sexe, puisqu'en effet le capitalisme, c'est de là qu'il est parti, de le mettre au rancart. »

Qu'est-ce que la mise au rancart du sexe ? Pas l'abandon des pratiques sexuelles bien sûr. La mise au rancart dit, je pense, une thèse précise que Lacan a expliquée presque deux ans plus tôt, en janvier 1972 : « Ce qui distingue le discours du capitaliste est ceci – la *Verwerfung*, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique [...] De la castration ²³. »

En fait, ce rejet de la castration par le discours du capitaliste n'est pas un succès complet. En effet, Lacan poursuit un peu plus loin : la « castration a fait enfin son entrée irruptive sous la forme du discours analytique ²⁴ ». Où l'on peut entendre que ce rejet de la castration n'a pas de fait empêché les symptômes, lesquels, par la grâce du discours hystérique, ont contribué à la naissance, l'irruption, la césure épistémologique qu'est le discours analytique.

Néanmoins, « [t]out ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté [...] les choses de l'amour ²⁵ », et voilà qui complète la mise au rencart du sexe.

Poursuivons :

« Vous avez donné dans le gauchisme, mais autant que je le sache, pas dans le sexo-gauchisme. C'est que celui-ci ne tient qu'au discours analytique, tel qu'il ex-siste pour l'heure. Il ex-siste mal, de ne faire que redoubler la malédiction sur le sexe. »

Vous s'adresse à son interviewer, qui a donné, c'est notoire, dans le gauchisme. C'est que celui-ci ne tient qu'au discours analytique, tel qu'il ex-siste pour l'heure. Celui-ci, c'est le sexo-gauchisme. S'il ne tient qu'au discours analytique, tel qu'il ex-siste pour l'heure, c'est au sens du malentendu sur le discours analytique dont on a parlé au début du passage, ce malentendu qui fait que les jeunes s'adonnant aux rapports sans répression s'en motivent. Et en effet ce discours peut être mal entendu, mais aussi mal soutenu, mal orienté – donnant à penser que la libération sexuelle est la solution à apporter à la répression pulsionnelle, comme si celle-ci n'était que civilisationnelle, c'est-à-dire sans avoir mesuré l'énorme rectification amenée par la primauté du refoulement, le surmoi gourmand et les conséquences du non-rapport. En effet, il ex-siste mal, de ne faire que redoubler la malédiction sur le sexe.

Qu'est-ce que redoubler la malédiction sur le sexe ? Quelle psychanalyse le fait ? Est-ce une nouvelle critique des orientations théoriques de la SAMCDA, avec ses analystes qui n'osent avancer où ça mène, là où ça mène de prendre en considération l'au-delà, le transcendant dont on a parlé la dernière fois avec Bernard Nominé ²⁶ ? Ou est-ce une critique qui viserait plus largement les pratiques restées trop inféodées au déchiffrage et à la recherche de la vérité, vérité dénoncée comme menteuse par Lacan, et dont la recherche contribuerait ainsi à toujours mal dire le sexe ? Est-ce simplement de donner à penser qu'il existe un « accomplissement » sexuel qui puisse ne pas faire symptôme ? Comme Lacan le dit à Milan : « Bon, alors c'est tout à fait admissible à un certain niveau que le psychanalyste fasse semblant, comme s'il était là pour que les choses marchent sur le plan du sexuel. L'ennuyeux c'est qu'il finit par le croire, et alors ça le fige lui-même, complètement. C'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, il en devient imbécile ²⁷. »

Là où la question est à la prise en compte du réel et à l'orientation de la cure sur la jouissance, ne pas en garder le cap participe de et au *n'en rien vouloir savoir*. À ne pas diriger ainsi la cure, à ne pas se prêter à faire

semblant d'objet *a*, le psychanalyste referme la possibilité du nouveau permis par le transfert.

« En quoi il se montre redouter cette éthique que je situais du bien-dire. »

Il, ce discours analytique mal orienté, redoute le bien-dire et son éthique. Sur ces points, retour en arrière à la question IV. On y avait entendu que la tristesse est une faute morale, « qui ne se situe [...] que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure ²⁸. » Ainsi, le bien-dire est un devoir – impliqué par l'éthique. Et bien dire, c'est s'y retrouver dans la structure, soit situer le réel : d'une part situer ce qui a été déterminé sans retour par l'entrée dans le langage (le réel dans sa dimension de négativité : non dicible, non imaginarisable, perte de jouissance, d'être...), et d'autre part repérer ce qui comme symptôme vient faire fixation de jouissance – en dehors de tout choix (le réel comme rencontre traumatique d'un plus-de-jouir qui fait noyau du symptôme). Situer le réel, à distinguer de l'enchaînement qui pourrait être infini des signifiants qu'il y a au contraire lieu de réduire, tout en retenant que les chaînes signifiantes « ne sont pas de sens mais de jouis-sens ²⁹. » Le bien-dire dans la cure n'est pas sans de l'analyste qui s'oriente de la jouissance. Cela rappelle une formulation énoncée dans « Radiophonie » : « C'est à ce joint au réel, que se trouve l'incidence politique où le psychanalyste aurait place s'il en était capable ³⁰. »

Bernard Toboul

Quelques mots pour finir sur le « bien-dire », puisque c'est sur ce terme important que se termine notre passage de ce soir. C'est un thème constamment présent dans *Télévision* depuis les premières lignes sur le mi-dit (la vérité, on ne peut pas la dire toute : les mots manquent) jusqu'à la réponse à « que dois-je faire ? »

Mais qu'est-ce que le bien-dire ?

Ce n'est pas dire le Bien. Lacan a pris ses distances à l'égard du Souverain Bien comme du service des biens, autrement dit des idéologies morales de toutes sortes. Comme, du reste, de l'orthopédie génitale.

Ce n'est pas le beau langage, le bon français, même si l'écriture mallarméenne fait sentir son influence sur Lacan. Mais précisément la poésie d'un Mallarmé, ce n'est pas tant le raffinement du dit qu'elle vise, que la frappe d'un dire au scalpel : concision et précision, pour ressort de l'effet poétique.

Ce n'est pas la « langue bien faite » des logiciens qui traque les contradictions et exclut l'expression de l'affect, ainsi que la dimension de *lalangue*, aboutissant à la tautologie.

Ce n'est pas non plus le bon sens vers quoi penche la psychothérapie, ravalant le dire du praticien au conseil d'ami ou du médecin de famille, et glissant jusqu'à la méthode Coué comme les comportementalistes.

Dans tout cela, il s'agit plutôt des dits que du dire. Or, le bien-dire est un dire. C'est du dire qu'il s'agit dans cette éthique, alors que du côté des dits règne le mi-dit, propre à la kyrielle interminable des sens divers. (Miller note en marge juste avant notre passage : « Transfini du discours ³¹ ».) Lacan le répète dans ces années-là et dans *Télévision*, la première ligne de l'allocution affirme : « Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas ³². » Avertissement quant au bien-dire : l'éthique du bien-dire implique de ne pas viser une vérité toute. Ici résonne la formule difficile de la *Proposition de 1967* : « Le désir de l'analyste, c'est son énonciation, laquelle ne saurait opérer qu'à ce qu'il y vienne en position de l'*x* ³³. »

On pourrait prendre pour modèle du dire analysant le *Witz* qui, à partir du non-sens, « fait le pas du sens ». C'est ce que les sept premières leçons du *Séminaire V* tirent pour principale conclusion du texte de Freud et de son fameux jeu de mots « le famillionnaire ». Sur le modèle du *Witz*, donc, un dire qui porte et qui fait acte.

Mais non pas en fournissant de la consistance. Dans l'analyse, le dire lorsqu'il est celui de l'analyste « n'impose d'aucune façon quelque chose qui aurait consistance ³⁴ ». Mais il rectifie/rhétifie. Comme le rhéteur, il suggère et joue de l'équivoque en jouant sur l'orthographe par exemple.

Devant la déformation au moyen de laquelle procède l'inconscient, il ne s'agit pas de retrouver la bonne forme. Il n'y a que dé-formations, déplacements généralisés. Le jeu de l'équivoque entre dans le jeu de la déformation. *Le Moment de conclure* formule cela : défaire par la parole ce qui est fait par la parole.

Le bien-dire, c'est de se plier à la logique de ce qui semble absurde, des aberrations apparentes, faire crédit à l'inconscient qui a ses raisons. Opérer donc au service d'une logique du singulier. C'est pourquoi (*Je parle aux murs* et *Les non-dupes*) l'interprétation se fait selon la jouissance.

Effet type de l'opération, la formulation de fantasme. Au fur et à mesure de sa construction, qui est le procès même de sa traversée, il trouve dans la cure, par un bien-dire, sa formule. L'interprétation selon la jouissance se glisse dans la singularité d'une fixation qui fait fixation fantasmatique. D'où la saisie de l'impasse sexuelle lorsque se déstabilise la fiction qui lui fait suppléance. Elle se découvre et, ainsi, le bien-dire fait découverte dans l'analyse.

Le 10 juin 1980, Lacan ponctue : « Quant à la psychanalyse, son exploit, c'est d'exploiter le malentendu. Avec au terme, une révélation qui est de fantasme ³⁵. »

*[↑](#) Intervention au séminaire École 2020-2021 « Jacques Lacan, *Télévision*, questions III et V », soirée du 15 avril 2021, par visioconférence.

1. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 47.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 50.
3. [↑](#) *Ibid.*
4. [↑](#) S. Freud, *Le Malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1976, p. 85.
5. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 48.
6. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 414.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 135.
8. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 41.
9. [↑](#) *Ibid.*
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 50.
11. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 18 décembre 1973.
12. [↑](#) *Ibid.*
13. [↑](#) *Ibid.*
14. [↑](#) *Ibid.*
15. [↑](#) *Ibid.*
16. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 51.
17. [↑](#) Voir *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 266.
18. [↑](#) B. Grunberger et J. Chasseguet-Smirgel, *L'Univers contestataire*, Paris, In Press, 2004.
19. [↑](#) S. Freud, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 52.
20. [↑](#) S. Freud, *Le Malaise dans la culture*, *op. cit.*, p. 91.
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 67.
22. [↑](#) J. Lacan, « Du discours psychanalytique » (12 mai 1972), dans *Lacan in Italia 1953-1978*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 48.
23. [↑](#) J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972.
24. [↑](#) *Ibid.*
25. [↑](#) *Ibid.*
26. [↑](#) B. Nominé, « Pour l'amour de π », soirée du 25 mars 2021 par visioconférence, *Mensuel*, n° 152, Paris, EPFCL, juin 2021, p. 16-23.

27. [↑](#) J. Lacan, « Du discours psychanalytique », art. cit., 12 mai 1972.
28. [↑](#) J. Lacan, *Télévision, op. cit.*, p. 39.
29. [↑](#) *Ibid.*, p. 22.
30. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 443.
31. [↑](#) J. Lacan, *Télévision, op. cit.*, p. 50.
32. [↑](#) *Ibid.*, p. 9.
33. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 251.
34. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
35. [↑](#) J. Lacan, « Le malentendu », *Ornicar ?*, n° 22-23, printemps 1981, p. 12.

Télévision, Question V

N'est-ce pas reconnaître seulement qu'il n'y a rien à attendre de la psychanalyse pour ce qui est d'apprendre à faire l'amour ? D'où on comprend que les espoirs se reportent sur la sexologie ?

Comme je l'ai tout à l'heure laissé entendre, c'est plutôt la sexologie dont il n'y a rien à attendre. On ne peut par l'observation de ce qui tombe sous nos sens, c'est-à-dire la perversion, rien construire de nouveau dans l'amour.

Dieu par contre a si bien ex-isté que le paganisme en peuplait le monde sans que personne y entende rien. C'est où nous revenons.

Dieu merci ! comme on dit, d'autres traditions nous assurent qu'il y a eu des gens plus sensés, dans le Tao par exemple. Dommage que ce qui pour eux faisait sens soit pour nous sans portée, de laisser froide notre jouissance.

Pas de quoi nous frapper, si la Voie comme je l'ai dit passe par le Signe. S'il y démontre quelques impasses, – je dis bien : s'assure à se démontrer, – c'est là notre chance que nous en touchions le réel pur et simple, – comme ce qui empêche d'en dire *toute* la vérité.

Il n'y aura de di-eu-re de l'amour que ce compte fait, dont le complexe ne peut se dire qu'à se faire tordu.

J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 53-52.